

Andrée Putman, l'alchimiste des modernistes

A Saint-Paul-de-Vence, une exposition rend hommage jusqu'au 29 octobre au rôle crucial de la designer dans la redécouverte des créateurs du mouvement moderne

DESIGN
SAINT-PAUL-DE-VENCE
(ALPES-MARITIMES)

Elle était l'une des grandes absentes de l'exposition « Années 80 – Mode, design et graphisme en France », au Musée des arts décoratifs, à Paris, fin 2022. On la retrouve ce printemps et jusqu'au 29 octobre dans le cadre enchanteur de la fondation CAB de Saint-Paul-de-Vence (Alpes-Maritimes), avec l'exposition « Andrée Putman et les créateurs du mouvement moderne ». La grande dame du design se dévoile ici sous un jour intime, sous la double casquette d'une mondaine au goût sûr et d'une entrepreneuse énergique et futée, devenue prêtresse de la décoration des années fric et fun.

La personnalité d'Andrée Putman (1925-2013) se dessine à travers des photos et objets personnels qu'a réunis sa fille, Olivia Putman, scénographe de l'exposition. On la voit, avec une forme d'élégance à la française, promener sa silhouette affûtée et sa mèche blonde, des clichés léchés des plus grands photographes (Alice Springs, Annie Leibovitz...) aux dessins humoristiques de Karl Lagerfeld ou de Jean-Philippe Delhomme. On entend sa voix rauque – elle qui était musicienne – en train de déclamer des poèmes sur la chanson *Saint-Germain-des-Près* d'Emmanuel Santarromana.

Au centre de l'exposition, sur la table en céramique blanche qu'elle a conçue pour Jean-Paul Goude, se trouvent réunis ses notes dans de petits carnets Hermès, ses croquis de meubles, ses bracelets et sa pochette de soirée où le noir alterne avec le grège, sans compter un incontournable paquet de Gitanes bleues.

Amie d'artistes de tous horizons (d'Andy Warhol à Niki de Saint Phalle), Andrée Putman, née Aynard, a percé comme directrice artistique des magasins Prunisco où elle défend le projet du « beau au prix du laid », soit la démocratisation d'objets de qualité. C'est à 53 ans qu'elle surgit sur la scène du design en mettant en lumière les créateurs modernistes oubliés, du fait de leur approche minimaliste à l'ère du tout plastique. Elle ouvre

en 1978 sa maison d'édition Ecart (anagramme de Trace), en rééditant d'abord les pièces d'Eileen Gray, datant des Années folles : le miroir Satellite, qu'elle utilise en 1982 pour la salle de bains de Karl Lagerfeld, à Rome, le tapis Black Board, tel un tableau noir avec des inscriptions à la craie, ou le fauteuil Transat, en hêtre et matelas de cuir ou lin.

« La rencontre de cette marginale [Eileen Gray] et de ses œuvres a été l'une des grandes rencontres de ma vie. J'ai eu en main tous les plans, toutes ces fragiles maquettes de chercheuse, ces esquisses si émouvantes, conçues dans l'angoisse et la solitude », confiait Andrée Putman. Bientôt, voilà l'« archéologue de la modernité », telle qu'elle se définissait, qui réédite la petite chaise noire de Mallet-Stevens ainsi que son fauteuil Transat, et la table en acier laqué noir Eventail de Pierre Chareau pour la Maison de verre, chef-d'œuvre de l'architecture du XX^e siècle. Ou encore le fauteuil aux coussins duvetés de Jean-Michel Frank pour le fumoir du vicomte et de la vicomtesse de Noailles, à Paris.

Mythique salle de bains à damiers

« Parfois, il ne s'agit pas de rééditions mais de pures éditions tant ce mobilier à caractère expérimental était produit en nombre limité : il était trop avant-gardiste pour intéresser les industriels de l'époque », précise Eléa Legangneux, la commissaire de l'exposition. Non seulement Andrée Putman place les pièces des modernistes dans la plupart de ces aménagements, des plus populaires aux plus prestigieux, mais elle leur donne une aura et « une suite légitime », souligne l'historienne de l'art.

Dans le prolongement de leur œuvre – des lignes simples –, l'architecture d'intérieur la plus courue de Paris décloisonne les espaces, s'ingénie à « ôter des couleurs » et use de damiers pour les sols, à la façon de Josef Hoffmann. Le style Putman trouve son apogée dans la mythique salle de bains aux carrelages noirs et blancs et aux jolis lavabos en métal pour l'Hôtel Morgans de New York en 1984, reconstruite dans l'exposition.

Elle ne verrait pas d'un mauvais œil le fait que son exposition côtoie



Andrée Putman, chez Ecart, en 1978 (chaises de Mallet-Stevens et lampe de Fortuny). DEIDI VON SCHAEVLEN

« Son mobilier était trop avant-gardiste pour intéresser les industriels de l'époque »

ELÉA LEGANGNEUX
commissaire de l'exposition

à la Fondation CAB – un centre consacré à l'art minimal inauguré en juin 2021, après une rénovation par Charles Zana – du mobilier design signé Poul Kjærholm ou Robert Mallet-Stevens mis à disposition du public, qui peut même l'essayer... Jusqu'à la maison démontable de Jean Prouvé datant de 1944, qu'on peut louer à la belle saison pour « vivre une expérience » un tantinet spartiate, meublée de pièces historiques de Charlotte Perriand ou de Pierre Jeanneret.

« Andrée Putman est notre première exposition design », admet Hubert Bonnet, fondateur de cette antenne azuréenne de la Fondation CAB, installée en Belgique. Il y a du sens à l'accueillir ici, car en plus de sa passion pour l'art conceptuel ou minimal, je collectionne du mobilier des années 1950 aux années 1970 d'Alvar Aalto, de George Nakashima, Charlotte Perriand ou Jules Wabbes. Les lignes et formes simples, l'inventivité et le modernisme de leurs créations meublent ce bâtiment aux lignes inspirées du Bauhaus », précise l'homme d'affaires belge, qui ambitionne d'avoir en Provence « un lieu vivant, mêlant ces deux dimensions créatives de l'art et du design ».

L'exposition captivante sur Andrée Putman laisse toutefois un peu sur sa faim. Peu du mobilier qu'elle a dessiné est présenté aux visiteurs, à l'exception de la table pour Goude, de deux lampadaires, le fauteuil Éléphante pour le CAPC de Bordeaux et la vaisselle du Concorde dont elle avait signé l'aménagement inté-

rieur. « L'idée, réplique Eléa Legangneux, était de montrer son rôle moteur pour la reconnaissance des modernistes à une époque où ils étaient méprisés, et pour la préservation de la Villa Noailles bâtie il y a cent ans par le jeune Robert Mallet-Stevens, un patrimoine qu'elle a contribué à défendre dès l'origine, au point d'avoir été nommée marraine de la première édition du festival de design, à Hyères, en 2006. »

L'exposition provençale à la Fondation CAB sera donc au cœur des festivités du centenaire de la Villa Noailles, lors de la 17^e Design Parade qui se tiendra du 22 au 25 juin dans la ville varoise. Elle coïncide avec la disparition, il y a dix ans, de la dame aux damiers. ■

VÉRONIQUE LORELLE

Andrée Putman et les créateurs du mouvement moderne, jusqu'au 29 octobre à la Fondation CAB, 5766, chemin des Trioux, à Saint-Paul-de-Vence (Alpes-Maritimes).

Avec Harry Nuriev, le jean, c'est in

Le designer russe, pionnier des œuvres virtuelles, donne à voir son univers dans des objets tout en denim exposés à Paris

Pousser la porte et tomber nez à nez avec une barre de traction, des haltères ou un tapis de yoga tapissés de jean, la toile rustique des cow-boys époque conquête de l'Ouest envahissant l'espace jusqu'aux murs, en passant par les ressorts et boulons des appareils de sport. Dans une galerie de design contemporain et historique, on ne s'attend pas à ça : cette immersion quasi aquatique dans un univers bleu délavé, souligné ici et là d'un rose flashy dit « rose millennial ». Bienvenue dans l'univers déjanté du créateur avant-gardiste du méta-vers, le Russe Harry Nuriev, qui propose avec l'exposition « Denim », jusqu'au 13 mai à la Carpenters Workshop Gallery à Paris,

d'expérimenter une maison tout en denim.

« Cette toile est iconique, quintessence d'une culture mainstream adoptée depuis plusieurs générations partout dans le monde », explique l'artiste de 39 ans, fondateur, en 2014, de Crosby Studios à Moscou, installé désormais entre New York et Paris. Elle est aussi synonyme de mode, rendant sublimes et familières mes créations dans l'exposition, pourtant insolites. »

Harry Nuriev propose, derrière son jean déchiré – apanage des ados –, un art de vivre renouvelé. Outre la salle de sport incontournable selon lui, on trouve une cabine de DJ (avec enceintes grand luxe du français L-Acoustics), une

table carrée XXL avec sa nappe déhoussable et ses poufs en forme de dé, sans compter des miroirs géants et un bureau-coiffeuse. Le tout modulable et hybride, hussé de jean usé, siglé Balenciaga!

Harry Nuriev a osé tapisser les cloisons de la galerie de haut en bas avec la toile qui habillait, dans les fifties, les stars Marilyn Monroe ou Jeanne D'Amès, mais en version matelassée, offrant, quand on s'adosse au mur, une sensation de réconfort. Sa pièce la plus osée? Le Poolbed, comme son nom l'indique un canapé-lit façon piscine, où l'on peut s'asseoir, se coucher, regarder la télé ou travailler avec les technologies idoines : lampes d'appoint, station iPad et, détail ultime, un chargeur tactile de télé-

phone intégré dans un accoudoir. Sont aussi incorporés dans cet espace douillet des casiers métalliques roses, comme autant d'étagères à livres, racks à bouteilles, espaces de rangement... « C'est ma pièce préférée, conçue comme un espace modulaire où l'on mange, on discute, on se repose, qui révèle et vivifie les relations entre les gens... », précise l'artiste.

Couturier d'intérieur

On n'est pas loin du ring Tawaraya (1981) comme lieu de vie et « de lutte intellectuelle » du designer japonais Masanori Umeda, dans lequel il est immortalisé avec ses acolytes du mouvement Memphis autour du maestro Ettore Sottsass, tous serrés, assis ou couchés sur

les tatamis. Un concept projeté dans le troisième millénaire par Nuriev. Le jean dans le design n'est pas, non plus, un nouveauté. En témoignent le sofa Togo de Ligne Roset, qui traverse les décennies depuis sa création, en 1973, par Michel Ducaroy, toujours proposé en denim, ou encore la commode Moissonnier, peinte façon jean avec des surpiqures et des poignées en forme de rivets.

Harry Nuriev, formé aux Beaux-Arts et à l'Institut d'architecture de Moscou, s'invente couturier d'intérieur, mariant dans le mobilier la rigueur de formes géométriques, inspirées du constructivisme russe des années 1920, avec « le bouillonnement créatif de la mode ». Sa force est surtout de

brouiller les repères entre monde virtuel et réel (à l'instar du designer barcelonais Andres Reisinger) en rendant palpables des univers numériques, références majeures de son approche plastique. Ce qu'il a fait en septembre 2022 à l'Hôtel La Louisiane, à Paris, en décorant la chambre-rotonde d'un lit rond géant et de meubles rose girly, dupliques dans le cybermonde. Un livre, *How to Land in the Metaverse*, sur son œuvre entrecroisée entre univers imaginaire et concret, doit paraître aux éditions Rizzoli à la mi-mai. ■

V.L.

Denim, jusqu'au 13 mai à la Carpenters Workshop Gallery, 54, rue de la Verrerie, à Paris.